

Vouloir simplifier l'orthographe : une idée bien peu raisonnable

*Quelle que soit l'énergie dépensée par ceux qui défendent la simplification de l'orthographe, c'est, selon Eveline Charmeux, 'une idée bien peu raisonnable'. Parce qu'en la matière, il ne sert à rien de vouloir légiférer ; seul l'usage peut 'faire loi'. Mais surtout, et c'est ce qu'elle s'attache à démontrer, parce que tenter de rapprocher l'orthographe de la prononciation ou vouloir remédier à ses incohérences serait une tentative aussi vaine que malvenue. Ce serait ôter à l'orthographe sa spécificité qui est de donner sens à l'écrit.*¹

*Pour Eveline Charmeux, c'est à l'enseignant (ou au formateur d'adultes) qu'il revient de faire entrer les apprentis scripteurs dans la spécificité du langage écrit tel qu'il est, avec ses difficultés et ses incohérences, et à leur donner les outils qui leur permettront d'arriver à orthographier correctement.*²

Quelle qu'elle soit, une langue a toujours résisté aux entreprises visant à légiférer son fonctionnement. De tout temps, de faux savants, véritablement prétentieux, ont voulu légiférer sur leur langue, supprimer des mots, en imposer d'autres, modifier la prononciation... Tout cela a toujours été en pure perte. La langue fait ce qu'elle veut, ou plutôt elle fait ce que veut l'usage. C'est l'usage, le seul vrai maître. Si 'intelligentes' soient-elles, les réformes ne passent que si l'usage les fait passer, et rien ne permet de prévoir ce qui passera et ce qui ne passera pas. Même les timides 'tolérances orthographiques' sont largement ignorées et rarement prises en compte, que ce soit dans les examens ou dans les classes.

Ensuite, parce que la notion de simplification de l'orthographe est loin d'être claire : que peut signifier 'simplifier' ? Et simplifier

par rapport à quoi ? Les réponses à cette question vont en général par deux :

1. L'orthographe est trop loin de la prononciation, et les enfants n'ont pas de repères pour trouver comment les mots s'écrivent.
2. Elle est remplie d'incohérences et de complications inutiles, que l'on aurait intérêt à nettoyer.

Quand on affirme que l'orthographe devrait être plus proche de la prononciation, la question qui s'impose, c'est : « la prononciation de qui ? ». D'un Parisien, d'un Toulousain, d'un Suisse, d'un Antillais, d'un Québécois ? Leurs prononciations diffèrent et ils ont tous raison... Et l'on découvre alors que c'est précisément un atout pour l'orthographe française, que d'être ainsi indépendante de la variété des prononciations. Cette variété de l'oral a beaucoup de charme, mais elle a l'inconvénient de limiter la communication et

l'on sait bien que si les personnages cités plus haut veulent discuter ensemble, ils auront intérêt à s'écrire : à l'oral, ou bien ils ne vont pas se comprendre, ou bien ils vont se juger sévèrement, chacun trouvant incompréhensible l'accent des autres.

On peut aussi décider de choisir une orthographe correspondant à la prononciation standard du français, celle du dictionnaire, mais qui a l'inconvénient d'être purement abstraite, de n'être parlée par personne, nulle part. On voit mal alors en quoi cette orthographe pourrait aider les élèves à écrire. Du reste, une telle orthographe existe : c'est l'*Alphabet Phonétique International* (API), et l'on sait qu'il est impossible de lire un message transcrit dans cet alphabet... C'est, d'ailleurs, une excellente situation pour des adultes en formation sur ce sujet que de leur proposer un texte transcrit en API, dont ils découvrent qu'ils sont incapables de dire de quoi il s'agit, même avec le dictionnaire des signes.

Quant à l'affirmation selon laquelle, à cause des complications de l'orthographe, les enfants n'auraient aucun repère pour trouver comment les mots s'écrivent, elle est doublement erronée.

D'abord, ils ont des repères... mais qui ne fonctionnent presque jamais. Dès le début de l'école primaire, on leur fait croire que l'orthographe transcrit la prononciation. Et pour le leur faire croire, on a utilisé dans les manuels de lecture, les rares mots qui ne posent pas de problèmes d'orthographe, comme 'saladé' ou 'tomate', appauvrissant ainsi leur vocabulaire, et les nourrissant de phrases niaises, franchement ridicules ou hautement discutables : « Tobi dîne d'une panade tiède » ; « Papa fume près de la forêt »³.

Or, c'est largement faux : les signes écrits transcrivent d'abord du sens. Quand on prend des notes dans une conférence, on n'écrit pas ce qu'on entend, on écrit ce qu'on a compris, et on l'écrit pour que la lecture en soit facilitée. Les prétendues incohérences sont en fait des balises de sens qui aident à distinguer, à la lecture, les mots qui ont la même prononciation mais pas le même sens. Si j'écris que les enfants n'ont pas de 'repaires', on ne comprend pas la même chose que si ce sont des 'repères' qui leur manquent. On objectera qu'à l'oral, on comprend bien quand même... En fait, cela dépend de la situation : si je la connais bien, il n'y aura aucune difficulté, mais si je ne suis pas informée, comme vais-je comprendre la personne qui m'annonce que [sezãfãsõtãrive]? S'agit-il de « ces enfants sont arrivés » ? ou de « seize enfants sont arrivés » ? ou de « ses enfants sont arrivés » ? Où l'on voit que c'est l'orthographe qui permet de comprendre, à l'écrit, ce qui, à l'oral, est éclairé par la situation de communication. Lorsque la communication est dite 'différée', c'est le texte seul qui permet de comprendre de quoi il s'agit, d'où la nécessité d'apporter des informations spécifiques dont l'oral n'a pas besoin, et que l'orthographe contribue à apporter. La langue de l'écrit n'est en rien semblable à celle que l'on parle.

Ensuite, dire que c'est la complication qui rendrait l'enseignement par trop difficile, n'est pas très glorieux pour un enseignant : demande-t-on de simplifier la botanique, qui est pourtant autrement plus complexe que l'orthographe française ? Du reste, comme tout autre domaine de la langue, l'orthographe est un système, certes **complexe**, mais

nullement **compliqué** – et encore moins **incohérent** – dès qu'on évite de le rendre tel par un enseignement erroné sur toute la ligne. De plus, ce ne sont jamais les fameuses incohérences, du style 'imbécile'/'imbécillité', qui posent problème aux enfants : en général, ils les retiennent, et s'en amusent, comme on s'amuse des cas particuliers qui pimentent le savoir ! Au contraire, ce qui pose problème aux enfants, c'est, entre autres, le système verbal qui, lui, ne peut en aucun cas être simplifié. Pourquoi ? Parce que le système verbal n'existe vraiment qu'à l'écrit (les formes verbales de l'oral sont rares et presque toutes homophones d'une personne à l'autre). Un texte écrit serait impossible à comprendre si on écrivait les verbes comme on les entend à l'oral. Donc, comme toutes les recherches menées sur ce sujet démontrent que la majorité des erreurs des élèves se situe dans la conjugaison, le principal argument défendant tout projet de réforme de l'orthographe tombe à l'eau.

Dès lors, on voit bien qu'une réforme de l'orthographe ne servirait à rien, et qu'elle est, du reste, quasi impossible à définir. En effet, elle ne peut avoir de sens que si elle est importante, incluant par exemple le système verbal, puisque c'est lui qui pose le plus de problèmes aux enfants, comme aux adultes. Imaginons donc qu'on trouve une solution dans ce sens. Qu'advient-il alors de tous les ouvrages des bibliothèques nationales de France et d'ailleurs ? Ils seront réimprimés ? Voyons ! Ne rêvons pas... Donc, n'y auront accès que ceux qui auront appris aussi l'ancienne orthographe. Les autres – et l'on peut deviner lesquels – s'en passeront. Avouez que, comme projet démocratique, il y a mieux ! En fait, c'est oublier que si l'oral est varié et en constante évolution, l'écrit, lui,

est fait pour franchir l'espace et le temps... Il n'a de sens que s'il dure...

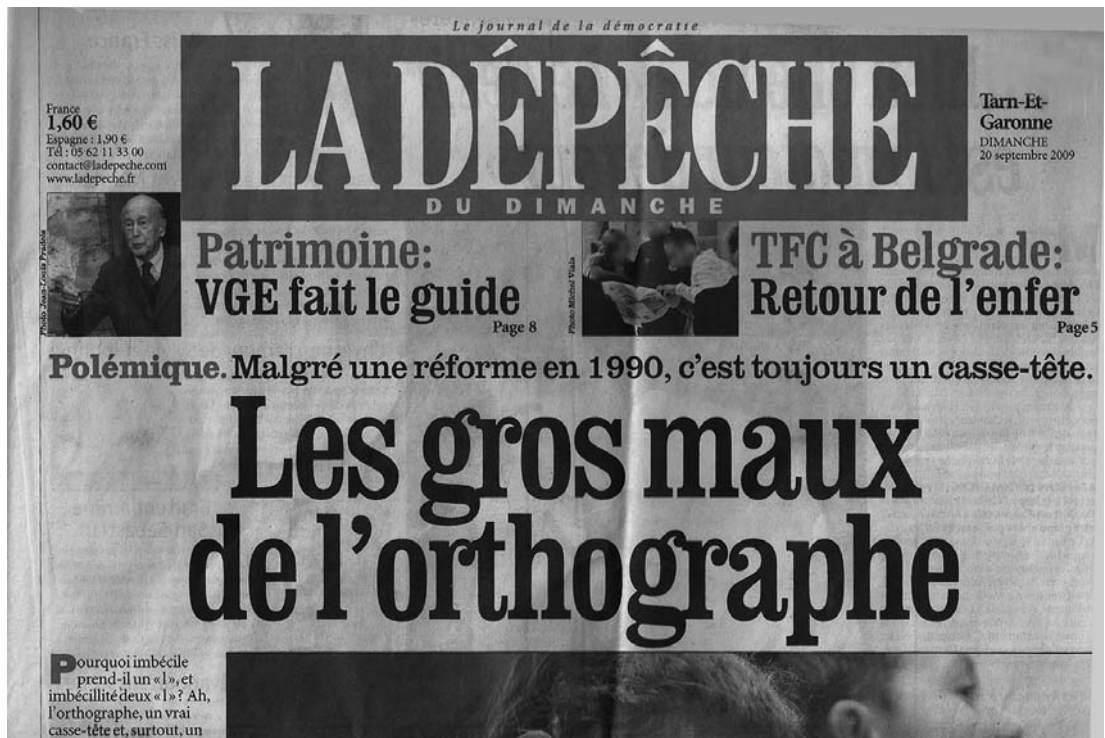
On en revient donc à cette conviction, que la solution aux difficultés en orthographe ne peut se trouver que dans un profond changement de **l'enseignement** de l'orthographe, ainsi que du regard que les enseignants et les parents lui portent.

Ce qui ressort des travaux menés par mon équipe dans ce domaine, c'est que **la solution** aux difficultés des enfants dans l'écriture, se trouve dans cinq directions :

1. Détacher complètement l'orthographe de la prononciation. En fait, les mots sont comme les humains : ils ont un visage (leur orthographe) et une voix (leur prononciation). Connaître quelqu'un, c'est connaître son visage et savoir le reconnaître à sa voix ; de la même façon, connaître les mots, c'est connaître leur voix et leur visage, sans essayer de deviner l'un par rapport à l'autre.

2. Eclairer d'abord le rôle de l'orthographe dans la compréhension et faire apparaître qu'elle est une formidable source de jeux. S'amuser à chercher dans la publicité et la presse les innombrables exemples de jeux de mots que l'on y trouve tous les jours, et savourer l'économie de moyens d'expression que permettent justement les variations orthographiques : « Trouver sa voix » ; « Tout ce qui est prix est bon à prendre » ; ou le joli titre de *La Dépêche du Midi*, reproduit p. 26, parfaitement dans notre sujet.

3. Redonner à l'orthographe toute son importance sociale : cela veut dire être absolument intransigeant sur la graphie des mots, **tout en donnant aux enfants les moyens d'éviter les erreurs**. Sans ces moyens, l'intransigeance est proprement criminelle pour les élèves



qui n'ont pas eu la possibilité de trouver ces moyens dans leur environnement familial.

4. Cela signifie que, en classe, comme à la maison, l'erreur doit être considérée tout à fait autrement. Si, comme on le fait tous, on dit à l'enfant qui a produit un texte rempli d'erreurs, qu'il s'est trompé et que les mots s'écrivent autrement, **on laisse entendre que l'on a très bien compris son texte**, malgré les erreurs qu'on lui reproche. Cela revient à dire que l'orthographe ne sert à rien, et que l'obligation de la respecter n'est qu'une forme d'arbitraire peu supportable... Aussi est-il plus efficace de réagir devant les erreurs **toujours à partir du sens** ainsi produit. Cela consiste à dire à leur auteur quelque chose qui ressemble à ceci : « *On a du mal à comprendre ton texte : moi, je crois deviner ce que tu as voulu dire, mais c'est loin*

d'être évident ! Par exemple, ce mot que tu as écrit, si on le cherche dans le dictionnaire, on ne va pas le trouver. Personne ne le connaît... Ou celui-ci, qui est dans le dictionnaire, mais avec un sens qui n'est pas ce que tu voulais dire. Donc, tu vois qu'il faut vérifier comment les mots s'écrivent si tu veux que le lecteur comprenne... » L'avantage de cette manière de procéder est que **l'erreur prend sens** (nous sommes alors bien en face d'erreurs et non de 'fautes'). Et puis, la solution est à portée de tout le monde : c'est le recours au dictionnaire.

5. La conséquence évidente qui se dégage ici, c'est qu'il est essentiel de donner très tôt l'habitude de la documentation orthographique, pour vérifier dans le dictionnaire l'orthographe des mots quel que soit le texte à écrire. Ce qui implique que l'on apprenne à utili-

ser le dictionnaire pour y trouver rapidement ce qu'on y cherche. Nos travaux nous ont appris que les enfants préfèrent mille fois risquer la 'faute' (dont ils se moquent et qu'ils ne prennent pas pour une erreur), plutôt que de se donner le mal de chercher. C'est pourquoi, un entraînement est indispensable, afin de rendre les enfants capables de trouver en moins de vingt secondes ce qu'ils cherchent : il est prouvé que si l'on met davantage de temps, on ne cherchera pas ! Cela implique aussi que jamais on ne sanctionne un enfant qui cherche, même si on considère qu'il devrait savoir... c'est la recherche qu'il faut valoriser, non la connaissance.

On observe alors une **dédramatisation de l'écriture**, qui permet l'installation du sentiment de sécurité langagière (facteur n°1 de réussite) et d'un véritable intérêt pour les mots et leur écriture, y compris pour les bizarreries de cette écriture qui deviennent une source d'amusements, et une occasion de réfléchir sur leur histoire. Comme l'aide ne peut plus venir d'une recherche de ce qu'on entend (recherche inefficace la plupart du temps), c'est la **démarche documentaire** qui s'impose : **l'orthographe n'a plus à être l'objet d'une mémorisation, mais elle doit faire l'objet d'un doute, un 'doute méthodique' dirait Descartes, qui conduit à chercher de la documentation. Honnêteté scientifique, et habitude d'honnêteté tout court...** L'entraînement à l'utilisation aisée du dictionnaire d'orthographe devient une des composantes de l'apprentissage, maîtrise qui présente par ailleurs l'énorme avantage d'être une solution permanente, au-delà de l'école et pour toute la vie, un réel facteur d'autonomie : quelqu'un qui sait se servir d'un dictionnaire quand il écrit, est sauvé et pour longtemps...

Enfin, pour ce qui est des véritables bizarreries, les enseignants, comme les parents, devraient se souvenir qu'il existe depuis longtemps, à leur sujet, des 'tolérances'. En fait elles devraient être considérées comme des 'neutralisations', un peu comme pour la prononciation, même si les raisons sont un peu différentes. Il s'agit de neutraliser tout ce qui ne modifie pas le sens. A l'oral, seules les confusions de sons gênant le sens doivent faire l'objet d'un travail. On ne va pas obliger un Parisien qui ne fait aucune différence entre la prononciation de 'in' et celle de 'un', et qui prononce 'un homme *brun*' comme 'un *brin* de muguet', à modifier ses habitudes de prononciation, pas plus qu'on ne va obliger un Marseillais à prononcer différemment 'les pattes' et 'les pâtes'. En français, ces différences phonétiques ne sont pas pertinentes : on doit les constater, s'y intéresser, et s'en servir pour apprendre à admettre les différences, ce qui est essentiel. En revanche, on va aider les enfants à bien distinguer des confusions qui jouent un rôle dans la signification. Par exemple, les sons [ʃ] et [s] ou [z] et [ʒ] : un 'sou' ce n'est pas la même chose qu'un 'chou', et un 'bijou' ne saurait remplacer un 'bisou'. De la même manière, on sera intransigeant sur les différences : 'dessin'/'dessein' ; 'près'/'prés' ; 'forêt'/'foret', et beaucoup moins sur le nombre de 't' à 'gibelotte', dont la faible fréquence dans les textes à lire ou à écrire fait que ce nombre n'est guère important. Dans tous les cas, on cherche dans le dictionnaire pour vérifier.

En fait, et pour conclure, on voit bien que ce n'est pas l'orthographe qu'il faut changer, c'est la mentalité des parents et des enseignants, la manière de concevoir la maîtrise de la langue et son enseignement, tout en

conservant l'exigence du respect des conventions orthographiques, conventions aussi indispensables à la communication écrite que d'autres le sont aux communications sportives ou routières. Exigence et souplesse en même temps : cela s'appelle l'intelligence...

Eveline CHARMEUX
Professeur honoraire à l'IUFM de Toulouse
Ex-chercheur à l'INRP (Paris)

1. C'est la raison pour laquelle ce texte ne suit pas les recommandations orthographiques de 1990.

2. Voir aussi : Eveline CHARMEUX, **Pour qu'ils maîtrisent l'orthographe, faut-il l'enseigner autrement?**, pp. 46-58 de ce numéro.

3. Avouez que Papa n'est vraiment pas prudent... Si au moins l'enseignant profitait de cette phrase pour évoquer les dangers du tabac ou les risques d'incendie de forêt, il n'y aurait que demi-mal. Las ! Il n'en est rien : on lit cette mémorable phrase pour apprendre la lettre 'f'... Notons au passage qu'on habitue ainsi les enfants à lire sans aucun esprit critique... Et s'il y avait une raison à cela ?



Méfions-nous de 'privé' capable de s'accaparer le 'é' de 'issue'.

